

de nuit sur les ouvrages du port de la Joliette, à proximité d'une bouche d'égout.
Cette solution équitable sera accueillie avec une vive satisfaction par le personnel si méritant des douanes.

La Ville et le Théâtre

C'était fête hier, dans l'après-midi, à l'Eden-Théâtre, une de ces fêtes artistiques à la joie intime desquelles un petit nombre est initié. Pour la première fois, Charles Lamoureux donnait à Paris « la Walkyrie » de Richard Wagner. Cette même salle de l'Eden vouée aux sornettes de la danse et de la musique italienne, où la Patti venait d'écouler les dernières fioritures de la *Traviata* et de *Linda*, se transformait tout à coup, d'un coup de baguette du chef d'orchestre, en un temple de l'art nouveau hanté par un chorège de fidèles écoutant, émus et ravis, la grande voix du Dieu.

Je me retrouvais là avec tous ceux qu'une admiration, une foi commune avaient rassemblés autrefois à Bayreuth, à Bruxelles, à Munich, et je me sentais comme transporté dans une de ces représentations mémorables où me fut révélé tout ce que le génie humain peut exprimer par la voie du théâtre. Les souvenirs me revenaient en foule : les longs parcours à travers l'Allemagne, le serrement de cœur en remettant le pied au milieu de soldats allemands sur ce sol qui fut l'Alsace française, l'humiliation et la colère sourde devant la Germania, statue néfaste de la guerre, debout sur le Rhin, regardant la France d'un air de colère et de défi, puis, arrivés au but, après une des soirées modèles de Munich, ce sentiment qui éclatait sur nos lèvres, à nous Français, assis à la même table longue. Qu'est-ce que la haine, la guerre et les rancoeurs auprès de cet amour universel bouillant dans tous les cœurs d'hommes au souffle divin de l'art.

Je me rappelle encore nos conversations avec Lamoureux sous l'impression de la tétralogie des *Nibelungen* interprétée par les plus grands artistes de l'Allemagne, où nous agitions les chances et les possibilités de pareilles représentations à Paris. Robert de Bonnières, l'auteur des *Monach*, l'un des plus remarquables livres de ce temps, Vincent d'Indy et Hue, les lauréats récents des deux prix de musique symphonique de la ville de Paris, partageaient mon enthousiasme. Lamoureux semblait le plus froid parce qu'il était le plus pratique et qu'il songeait à la réalisation immédiate de ces merveilles. En rentrant à l'hôtel, l'un de nous rentrait

au piano les plus beaux motifs de la *Walkyrie* ou du *Crépuscule des dieux* que nous venions d'entendre. Ainsi la soirée se prolongeait bien avant dans la nuit au grand désespoir de nos voisins.

Aussi deux dates ont laissé dans mon esprit une marque ineffaçable : c'est le jour où, après huit ans d'isolement, d'une existence misérable, j'eus le bonheur de revoir dans un musée d'Australie les moulages et les copies des chefs-d'œuvre artistiques ; c'est le soir où, à mon oreille asservie à la manière italienne, à mon imagination enfermée dans le moule de l'opéra se révéla le drame lyrique dans sa splendeur et sa nouveauté.

Le triomphe de Wagner sur un théâtre parisien sera retardé jusqu'à ce qu'un impresario, libre de toute attache, y voie un intérêt tangible et immédiat. Ce n'est point assez des marchands de musique coalisés, des réclamations d'un patriotisme plus bruyant que sincère, nos jeunes musiciens dissimulent mal une hostilité violente et sournoise. Ils doivent tout au maître : facture, orchestration, développement, souvent même l'idée, et ils jugent nécessaire de laisser leur créancier à la porte.

Aussi, ont-ils grand soin d'ajouter à des préjugés ridicules au lieu de les combattre. La plupart des personnes qui péroront sur Wagner réformateur n'en connaissent pas vingt notes. Comme l'a fort bien dit mon ami Wilder s'adressant à un de ces ignorants : Pour raisonner là-dessus, il est nécessaire de savoir la musique, l'allemand et le français.

Même à notre époque, il ne manque pas de gens qui préféreraient les combats d'ours aux pièces de Shakespeare. Heureusement qu'à côté de haines imbeciles, il y a encore de bons esprits. Longtemps, en France, des admirateurs convaincus dans toutes les classes de la société. La foi en son œuvre est d'autant plus fervente qu'il y est plus méconnu. J'en sais qui n'ont jamais manqué à une audition de ses ouvrages, quel que fût l'endroit, et si l'on faisait appel aux bonnes volontés particulières pour l'édification d'un théâtre modèle, je suis certain que les souscriptions seraient suffisantes.

Au dédain de quelques niais et d'un public ignorant, on peut opposer l'esprit et les tendances de tout ce qu'il y a de jeune dans la littérature et les arts ; quant à la critique musicale, elle est toute à l'idée nouvelle : citerai-je les noms de Reyer, Adolphe Julien, Victor Wilder, Louis de Grammont, Fourcaud, Hippeau, etc., etc. ? Si je faisais seulement le dénombrement de